

Une rencontre avec Claude Vigée relève à la fois de l'exception et de l'évidence : par ce regard qui écoute, cette voix au timbre rythmée par les temps forts du dire vrai, ces mots dictés par la foi du défi, ce balancement maîtrisé entre désespoir et élan de renaissance permanent, cette aptitude à ouvrir des fenêtres, apprendre à écouter le rossignol, à vivre le minuscule moment d'extase porté par la fleur de l'oranger, enfin par cette invitation à « danser la danse étrange des poètes » dans une double « célébration spirituelle et charnelle ».

De la danse vers l'abîme à la libellule des neiges

Les événements douloureux de la vie, ses obstacles, font, nous dit Claude Vigée, le « pâti quotidien », « l'amer savoir de vivre »¹, « l'éternel brouillard »² et rendent le « moi chancelant »³. Nous pouvons alors, être : « Brisé, mutilé, muet, tombé au hasard d'un ciel sombre »⁴ ou encore : « C'est presque toujours l'hiver dans nos existences difficiles »⁵, « A bout de souffle rit l'extase. »⁶ Lorsque le regard n'est attiré que par des cieux habités du « soleil noir de la mélancolie »⁷, lorsque nous entrons, nous dit Dante, « dans la forêt sombre : / Le droit chemin se perdait », un lieu si amer que « la mort l'est à peine un peu plus »⁸, que nous sentons « le cœur resté sans dieux [...] » où « l'infini nous épargne peut-être par pitié »⁹ – lorsque nous connaissons ces moments, qui comme l'aquarelle ne souffrent ni retour, ni retouche, ni repentir, où tout nous inciterait à la soumission, puis à la renonciation, nous sommes alors terrassés, foudroyés, au point que notre monde intérieur seul se déploie, et que notre moi en miroir nous renvoie en permanence à la douleur. Le monde extérieur s'éteint, il se tait. Il devient transparent. Nous le traversons sans le voir, ni l'entendre. En exil de nous-mêmes, et si absents au monde, il se fait tant de silence en nous qu'on n'y entendrait que le pas bleu de la nuit.

1 Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*. Paris: Parole et Silence, 2004, p. 26.

2 *Ibid.*, p. 30.

3 *Ibid.*, p. 61.

4 José Angel Valente, *Fragments d'un livre futur*. Traduit de l'espagnol par Jacques Ancet. Paris : José Corti, 2002, p. 169.

5 Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*, *op. cit.*, p. 46.

6 *Ibid.*, p. 26.

7 Gérard de Nerval, « El Desdichado », *Les Chimères*. Paris : Gallimard Pléiade, 1966, p. 3.

8 Dante, *L'Enfer*, Chant I, *La divine comédie*. Edition de H. Longnon. Paris : Garnier, 1966, p. 11.

9 Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*, *op. cit.*, p. 25.

Danser vers l'abîme

Survient la lecture de *Danser vers l'abîme*. Ces vers, soudain, éveillent l'attention :

Persiste une faible pulsation de lumière verte
égarée dans la neige, comme une trace où s'allument
la joie et la détresse qui peuplent cette vie unique.
Au détour du chemin, partout, nous guette le chaos :
mais jamais nous ne serons de sa compagnie.
Dans notre fragilité extrême, l'ultime don du corps,
nous appartenons encore au souffle qui le survole¹⁰

Baudelaire nous avait dit, dans *La mort des pauvres* : « A travers la tempête, et la neige et le givre, / C'est la clarté vibrante à notre horizon noir. »¹¹ Si la neige est présente dans ces deux citations, dans un cas la clarté est certes vibrante, mais l'horizon est noir. Dans le cas de Claude Vigée, si la pulsation est faible, elle persiste, et l'accent est mis sur ce verbe en début de phrase : « Persiste une faible pulsation... », symbole de vie et non de mort, de poursuite et non de fin. Enfin la joie et la détresse s'allument, symboles de clarté. Chez Baudelaire, c'est de la mort que naît la consolation, chez C. Vigée persiste un souffle salvateur. Ainsi, les termes de pulsation, de lueur, de joie, de souffle, appelleraient une vibration, une énergie, une écoute, un regard, autres. Et il se pourrait que cette lecture éveille, sous le poids de la cendre, cette étincelle qui fait renaître l'élan de l'âme. « Danser vers l'abîme » : Serait-ce un défi ?

Danser

Danser est une action dans laquelle l'âme et le corps se confrontent, mais aussi s'associent, s'allient, se soutiennent. Les danses rituelles, favorisent l'oubli de soi, la libération de l'esprit, l'entrée dans le vide où tout peut se produire, dans un espace dont l'ampleur se déploie, à la rencontre de ce qui nous dépasse et que nous ne percevons pas immédiatement. La danse est ce « médiateur entre le visible et l'invisible, réconciliatrice des forces animales et spirituelles »¹². Cette force en apparence irrésistible de l'attraction terrestre, nous pouvons nous y soustraire un instant par le pas de danse qui nous arrache à des forces telluriques parfois devenues négatives. Ce pas nous porte au-dessus de nous-mêmes, dans un accès à des espaces de plus haute venue, invitant alors à une vision et à une perception autres.

Danser n'est cependant pas voler. Il ne s'agit pas d'être éthéré. Cet ancrage dans le sol, ce lien puissant à la terre est notre condition. La rupture temporaire avec la gravité, l'ascendance, nous aide à aller plus loin, à nous élever au-dessus du réel, dans un élan de transcendance et de surpassement, dans le rapprochement d'un monde inconnu, mais deviné et pressenti comme essentiel.

10 *Ibid.*, p. 27.

11 Charles Baudelaire, « La mort des pauvres », in *Les Fleurs du Mal* (1857). Paris : Le Livre de Poche, 1967, p. 146.

12 Béatrice Commengé, *La danse de Nietzsche*. Paris : Verdier, 2013, p. 86.

Il ne s'agit pas non plus de fuite. Dans cette alternance de gravité et d'apesanteur, le rythme terrestre est exalté dans une union à l'univers entier, du dionysiaque au prométhéen. L'œil intérieur cherche à croiser le regard d'un œil extérieur. L'oreille tend à écouter l'inaudible, et le cœur à battre au rythme des pulsations cosmiques invisibles. Par l'ouverture du regard au monde, s'ouvre la cage où mourrait la pensée seulement nourrie d'elle-même. « Entre les deux côtés, entre le regardant et le regardé, quelque chose doit advenir, vers quoi tend le corps dans son dialogue avec la gravité; et c'est parce qu'il n'affronte là qu'une absence, que le corps est là, comme ce qui rend présent le monde. »¹³

D'autres auteurs nous ont conviés à la danse : Jean de La Fontaine : « Eh bien ! dansez maintenant ! »¹⁴ Rimbaud : « J'ai tendu des cordes de clocher à clocher ; des guirlandes de fenêtre à fenêtre ; des chaînes d'or d'étoile à étoile et je danse. »¹⁵ T.S. Eliot : « Au point de quiétude, c'est là qu'est la danse, mais sans arrêt ni mouvement [...]. Ni exode, ni élan, ni ascension ni déclin. N'était le point de quiétude, la danse n'aurait pas lieu, or il n'y a rien que la danse. »¹⁶ L. Chestov : « Pour ceux-là seuls qui ne craignent pas le vertige. »¹⁷ Nietzsche : « Je ne sais rien qu'un philosophe souhaite plus être qu'un bon danseur. Car la danse est son idéal, son art aussi, sa seule piété, enfin *son culte* Zarathoustra : Ce n'est qu'en dansant que je sais lire le symbole des plus hautes choses. »¹⁸ Cependant la danse à laquelle nous convie Claude, est particulière : elle porte ses pas... vers l'abîme.

Vers l'abîme

Devant l'abîme ? Nous serions tentés, pourtant, de reculer et de fuir. Dans une image provocante, Claude Vigée nous invite, à une attitude inverse. Danser au lieu de nous dérober, et qui plus est, danser vers... l'abîme. Légèreté, défi face au désastre, à l'impénétrable, au mystère ? Cela était déjà annoncé dans la *Lutte avec l'ange* : cette prise à bras le corps, cette forme de danse à deux, cet affrontement, portaient le fruit de la conscience : « Le combat actif de l'alliance commence, que va couronner la lumière du jour à venir. »¹⁹ Danser vers l'abîme, lieu où tout semble éteint, mais où pourtant tout brûle aussi en l'obscur, d'une vie en marche, où tout se renouvelle, frémit, se multiplie.

Danser vers l'abîme, ce n'est pas courir au désastre, l'expression s'abîmer en serait l'image forte. Il s'agit plutôt d'une action de *sur-vie*. De par l'élan qu'elle confère, le jaillissement d'une énergie salvatrice, la danse permet de survoler la vie pour aller d'un pied et d'un cœur plus légers vers l'ailleurs qui pourrait nous effrayer, « car c'est la terre entière qui danse sous nos pieds vers l'abîme »²⁰, mais pour mieux le dépasser et ce faisant nous dépasser. Il ne s'agit pas d'un acte de désespoir mais de vitalité : « Acceptation du combat surhumain. Lutte de Jacob : au

13 Ushio Amagatsu, *Dialogue avec la gravité*. Paris : Actes Sud, 2000, p. 43.

14 Jean de La Fontaine, « La cigale et la fourmi », in *Fables*. Edition d'Alain-Marie Bassy. Paris : Garnier-Flammarion, 1995, p. 75.

15 Arthur Rimbaud, « Phrases », *Illuminations*, in *Œuvres complètes*. Edition de A. Rolland de Rénouville et Jules Mouquet. Paris : Gallimard Pléiade, 1963, p. 186.

16 T.S. Eliot, « Burnt Norton », *Quatre quatuors*. Traduit de l'anglais par Claude Vigée. London : The Menard press, 1992, p. 11.

17 Léon Chestov, cité par Linda Lê. Paris : Par ailleurs (Exils). Paris : Bourgois, 2014, p. 98.

18 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*. Traduit de l'allemand par M. Robert. Paris : 10/18, p. 105.

19 Claude Vigée, *La lutte avec l'ange*. Paris : L'Harmattan, 2005, p. 8.

20 Claude Vigée, *Danser vers l'abîme, op. cit.*, p. 174.

contact des membres d'acier de l'ange, l'être de Jacob est pénétré d'un flux de puissance et de pureté. Toute fatigue de l'existence se dissipe [...] Jacob [...] rentre en possession de soi. Désormais les souffrances extérieures prennent une autre signification. »²¹

« Cette danse mime la montée des instants d'extase hors du temps »²². Au bout de l'abîme..., « c'est perdre pied sur le bord de l'écueil [...] Mourir c'est devenir le monde où tu vivais. »²³ « [...] Par la grâce du saut léger te voilà sauvé de toi-même »²⁴. En réalité, danser pour échapper à un danger, celui de « l'échappatoire du rêve », s'arracher « à la tentation de la réclusion en soi-même »²⁵, réintégrer un espace que le repli avait fait négliger. Danser vers l'abîme, mais pas vers le néant. S'extraire de soi pour découvrir, apprivoiser un espace qui nous effraie, ne pas fermer les yeux, le regarder et l'affronter. « Du plus obscur, précisément, il faut un mystère lumineux, un secret à voix haute et même à cor et à cri, où l'air et la clarté, entre soleil et ombres plus évidents, ne laissent dans notre âme aérée, emportée, éclairée, vidée de tout pour avoir été ainsi emplie de grâce, que l'invisible, invincible, élégante majesté de la vie qui passe et dépasse l'aile transparente de la mort dans un vol angélique. »²⁶ Il n'y a plus de peur. Détournés « du chaos qui nous guette au détour du chemin », l'élan de l'âme peut retrouver sa source dans la pourpre du cœur. « [...] Je dérobe à l'abîme une Terre qui danse »²⁷. Nous savons maintenant où nous conduit la libellule des neiges, même « dans cette froide nuit de mars mélancolique »²⁸.

Le rôle du poète

Claude Vigée nous dit : « C'est de cette distraction hors du sacré que témoigne le poète par sa création même. »²⁹ Danser vers l'abîme devient un acte poétique, une sublimation, « la bonne sublimation, dont l'envers s'appelle la gravité terrestre »³⁰. Ainsi, par la grâce de « la goutte d'encre apparentée à la nuit sublime »³¹, soudain, une frange d'incertitude devient un rivage entrevu, possible. Le champ du désespoir fleurit d'un coquelicot. Le ciel n'est plus un toit où se heurtent les rêves ou un gouffre où ils se noient, mais une aspiration vers le « noyau pulsant ». Claude nous le dit : « Tu dis pour naître / Au cœur de l'homme, / Simplement. / Ton chant est comme / une fenêtre / Ouverte au vent. »³² Ou bien : « Au tréfonds de l'hiver pour qui sait l'écouter un instant, chante le rouge-gorge perché entre les fleurs blanches dans l'amandier invisible. »³³ La « pulsation de lumière verte » prit pour nous forme d'une baie rouge, d'Aucuba Japonica, tous les jours aperçue au cours de promenades quotidiennes au jardin du Luxembourg,

21 Claude Vigée, *La lutte avec l'ange*, op. cit., p. 9.

22 Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*, op. cit., p. 18.

23 *Ibid.*, p. 69.

24 *Ibid.*, p. 38.

25 Claude Vigée, *La lutte avec l'ange*, op. cit., p. 8.

26 José Bergamin, *La solitude du torero*. Traduit de l'espagnol par Florence Delay. Paris : Verdier poche, 2008, pp. 38-39.

27 Claude Vigée, « Noyau pulsant », *Délivrance du souffle*, in *L'homme naît grâce au cri*. Paris : Points Seuil, p. 165.

28 Claude Vigée, « La libellule des neiges », in *Peut-être*, n° 5, 2014, p. 204.

29 Claude Vigée, *La lutte avec l'ange*, op. cit., p. 9.

30 Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*. Paris : Parole et Silence, 2004, p. 179.

31 Stéphane Mallarmé, *Villiers de l'Isle-Adam*. Paris : Ivrea, 1995, pp. 17-18.

32 Claude Vigée, op. cit., p. 53.

33 *Ibid.*, p. 49.

mais non vue. Puis, un matin, elle se fit présente au regard, et au fil des mois elle devint indispensable, et symbole de résistance, de volonté d'échapper au cours naturel et insupportable des choses. Et par le déclenchement d'un regard autre, ou du réapprentissage du regard, par la conscience soudain réveillée, l'envie revint de regarder au-delà de l'apparence, vers cette cohérence qui apaise l'âme et la réjouit. Après la perte de l'ouïe, de l'odorat et du goût du monde, l'essentiel invisible redevint perceptible et reprit sens. Le sentiment de se sentir différent, comme une terre qui, sous une fine brume d'infini, reprit vie.

« La parole véritable répercute l'acte de l'œil, de l'ouïe et du cœur dans le langage acquis qu'elle métamorphose à son image. L'œil qui capte le monde me rend également à lui dans un abandon merveilleux de tout mon être qui se fait réception, don de soi ouverture. [...] Je fais corps avec ce qui survient. Rien n'arrive sinon être présent au monde. »³⁴ Le poète avait nettoyé les herbes folles et libéré l'essentiel, nous entraînant dans des lieux de méditation et de vagabondage poétique et pensant, dans des espaces définis, mais que de multiples métamorphoses rendent infinis. Dans une notion plus vaste que la simple transmission, la voix du poète rouvrait une dimension à la fois propre, et connue de chacun individuellement. Mais elle rendait aussi l'accès à des espaces liant le singulier à l'universel, jalons d'ouverture à une plénitude spirituelle. « Le noyau pulsant » ne bat pas isolément, mais doit battre en harmonie et en cadence avec le monde extérieur. Refondre son unité dans l'universel pour mieux se recréer et se *re-trouver*.

Le poète nous rendait à nouveau présent en des lieux où tout semblait éteint, mais où la vie reprenait la place de l'obscur. Ainsi, cet entre soi et le monde, nous pouvions à nouveau le cueillir, le humer comme un fruit délicat, ce creux du temps, nous y fondre dans la douceur. Au jardin désert, les heures redeviennent un creuset où recueillir le temps et le monde, en leur richesse : ils s'y fondront en mots de poésie.

Dansons donc !
Les pas sont des oiseaux que retient la terre
En sa pesante gravité.
Les allées sont des volières
D'où vont et viennent les pas.
La vie est une volée de pas
Que le temps ne peut saisir.
Le temps est un filet
Dont les pas fuient les mailles
Mais un jour ils sont pris, car les pas ont des rêves,
D'inconnu et d'infini.
D'aucun l'ont su, nommés Icare, Ader,
L'oiseau blanc s'est perdu,
Mais demeure le rêve et
Le pas glissé de la danse qui ne nous retient pas.³⁵

34 *Ibid.*, p. 22.

35 Poème de l'auteur de cet essai.

Danser, écrire, d'un envol singulier, migrer vers l'universel, l'entier. Se dépoussiérer de l'inutile, du superflu, du dérisoire, pour faire apparaître l'essentiel. Casser la gangue qui fera apparaître le cristal enchâssé, ou ne la fendre légèrement que pour en apercevoir la substance, migration nourricière porteuse de ferments permettant de survivre à l'hiver de sa vie. Une présence au monde oublieuse de soi, mais qui porte soi dans un ailleurs où il se fond en tout. Approcher au plus près cette acuité du mot qui tranche le réel dans sa vérité, pure, nue sans artifice, mais aussi sans froideur. Soutenir l'éclair qui soudain ouvre une brèche dans l'insoutenable pour le mieux affronter et en sonder la violence. Taire le cri d'émoi qui ferait s'enfuir le fugace, le fragile qui soutient l'équilibre d'une pensée devinée, pressentie.

Ne pas parler du vent : parler avec le vent.
Soutenir le poids des nuages
Accueillir leur pluie.
Ne pas fuir la nuit
Accompagner son errance
Se peindre de son bleu.
Le caillou qui nous fait buter
Nous invite à mieux regarder le monde.³⁶

Telles furent les leçons de cette lecture.

Ainsi, telle l'abeille qui s'exile de sa ruche pour se nourrir du monde et revenir ensuite en faire sa miellée, « un poète », nous dit Claude, « doit pouvoir jouer son va-tout à chaque instant, se risquer tout entier dans chaque parole proférée : sa poésie dit la vie, terrible et magnifique »³⁷, et aussi : « L'œil qui capte le monde me rend également à lui dans un abandon merveilleux de tout mon être qui se fait réception, don de soi, ouverture. »³⁸ Je citerai également Nicolas Bouvier dans son « usage du monde » qui rejoint la pensée de Claude : « Comme une eau le monde nous traverse et pour un temps nous prête ses couleurs. Puis se retire et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui paradoxalement est peut-être notre moteur le plus sûr. »³⁹

Ainsi

« Par delà tout le mal et plus haut que la nuit », « malgré tout, au défi du temps meurtrier, en dépit de l'espace qui nous engloutit, l'espoir prend la parole, « c'est la promesse du monde »⁴⁰. Notre finitude, nous pouvons l'accepter, car elle est fondue dans l'universel, dans l'un et le tout dont nous venons sans en avoir souvenir. « Etre

36 Poème de l'auteur de cet essai.

37 *Ibid.*, p. 23.

38 *Ibid.*, p. 22.

39 Nicolas Bouvier, *Dans la vapeur blanche du soleil*. Genève : Zoé, 1999, p. 90.

40 Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*, *op. cit.*, p. 186.

sur terre est un acte de propriété poétique. »⁴¹ La vie est une volière d'instants volés au temps qui ne peuvent que fuir pour n'être pas repris. Un jour la porte s'ouvre et les instants retournent au temps, mais la volière n'est pas vide, nous y reviendrons, comme la libellule des neiges.

Claude nous entraîne, en « jardiniers de l'avenir » dans une valse d'espoir, où nous pouvons, « même au creux d'une froide nuit de mars mélancolique » danser sur la vie en compagnie de « la libellule en fête » qui « danse, virevolte et rayonne »⁴². Le poète est un funambule avançant sur l'abîme au défi du temps et de l'espace. Sa clepsydre est emplie, non pas d'eau, mais de souffle, de prunus, d'émotions d'où un jour s'échappe la libellule. Chacun a sa libellule. Chaque jour apporte sa libellule, sa baie rouge, ou son rossignol.



41 Michel Fani, *Paris-Beyrouth*. Paris : L'escalier, 2010, p. 35.

42 Claude Vigée, « La libellule des neiges », in *Peut-être*, 2014, *op. cit.*, p. 205. Dans ce volume également, pp. 64-65.